

## Conférence sur le Père Joseph-Marie Perrin

Bonjour, merci infiniment de votre présence. Je remercie également de tout mon coeur le Père Marie-Michel, le Père Marie-Van et tous les membres de cette belle famille représentée par le carmel de la Vierge Missionnaire qui m'ont invitée aujourd'hui pour vous parler du Père Perrin, qui, comme vous l'avez écrit si justement fut l'âme du Pradier de 1986 à l'année 2000, aux côtés de Bruno Calvet qui vous a transmis ce lieu.

Ce livre que j'ai écrit est un hommage rendu au Père Joseph-Marie Perrin, né à Troyes en Champagne le 30 juillet 1905 d'une famille profondément chrétienne et mort à Marseille le 13 avril 2002 à l'âge de 96 ans et 9 mois. C'est aussi une dette dont je devais m'acquitter depuis fort longtemps, mais comme le Père Perrin le disait souvent, en matière d'amour et d'amitié ajouterai-je, on est toujours débiteur. Je le rencontrai en mars 1989 quelques jours seulement avant ma conversion.

Sans devancer le jugement que rendra l'Eglise lorsque les démarches en vue de sa béatification, seront lancées officiellement, je me suis efforcée, sans jamais m'éloigner de mes souvenirs personnels de faire revivre, à travers les traits dominants de sa spiritualité l'âme si belle et si transparente de ce prêtre brûlé tout jeune par l'amour de Dieu et qui me fit l'humble et précieux don de son amitié durant 13 années, de mars 1989 au 13 avril 2002.

Mais avant de faire revivre devant vous la belle figure de ce Père dominicain, je voudrais vous donner deux ou trois dates importantes.

C'est le 9 octobre 1922 que le Couvent royal de Saint Maximin accueillait le jeune Michel Perrin qui avait alors 17 ans et trois mois. Il devait y rester 8 ans jusqu'à son ordination le 30 mars 1929. C'est là qu'il découvrit de plus en plus le primat absolu de l'intérieur qui seul compte pour Dieu selon ses propres termes. Après son ordination, le Père fut affecté au couvent de Marseille en octobre 1930. Il avait alors 25 ans.

## **Mais qui était donc ce père dominicain ?**

S'il me fallait évoquer rapidement et en peu de mots, la personnalité hors du commun de ce prêtre, je laisserais volontiers la parole à la philosophe Simone Weil que le Père aida durant quelques mois à Marseille dans son cheminement spirituel de 1941 à 1942 et dont il fera connaître la pensée et la recherche mystique. Il la rencontra le 17 juin 1941, au couvent des dominicains de Marseille. Cette rencontre a contribué à l'évolution spirituelle de la jeune philosophe. Au moment de quitter la France pour les Etats Unis le 14 mai 1942, Simone Weil, dans une lettre daté du 16 avril 1942 écrit au Père Perrin ces lignes bouleversantes : « *La distance n'empêchera pas ma dette envers vous de s'accroître avec le temps, de jour en jour. Car elle ne m'empêchera pas de penser à vous. Et il est impossible de penser à vous sans penser à Dieu.* » Il me semble que c'est là un des plus bels hommages et un des plus justes qui ait été rendu à ce père dominicain.

-----

En effet, le plus beau portrait qu'on pourrait faire du Père se confond entièrement avec sa vie, et cela nous renvoie à une question du philosophe Etienne Gilson : « *Qu'ajoutent les saints à la sainteté de Dieu ?* » demandait-il. Il répondait : *L'existence*. A ce sujet, je ne peux résister à vous conter une délicieuse histoire qui mettait toujours le Père en joie : Il aimait se moquer de lui-même en toutes circonstances. Alors qu'il était encore novice à Saint Maximin, un pauvre homme un peu benêt (C'étaient les termes mêmes du Père) vint sonner à la porterie en disant : « *Je viens voir le saint* »

1) Dans le cimetière dominicain de la Sainte Baume, face à la grotte de Sainte Marie-Madeleine, la tombe du Père Perrin est surmonté d'une croix toute simple, sur laquelle on peut lire ces mots « *Dieu est amour* ». Je pourrais presque arrêter là ma conférence, car tout est dit. En effet, tout au long de sa vie et aux dire de tous ceux qui l'ont connu, le père Perrin fut un Evangile vivant. Oui, ce père aveugle depuis l'âge de 10 ans se faisait vraiment tout à tous et chacun venait se réchauffer auprès de son cœur qui, au fil des années était devenu un foyer brûlant à l'image de celui de son divin Maître. C'est à l'école de saint Jean, en écoutant comme lui les battements du Cœur de Jésus, qu'il était devenu un grand contemplatif.

Auteur d'une autobiographie intitulée « *Comme un veilleur attend l'aurore* », le Père Perrin écrivit une trentaine d'ouvrages tous centrés sur « *Dieu est amour* » et « *demeurez dans mon amour.* » Sur la trentaine d'ouvrages qu'il a écrits, seuls 3 ou 4 sont disponibles, tous les autres sont, hélas, épuisés. »

**Le primat de l'amour divin** qui ouvre le premier chapitre du livre fut le thème récurrent de tous ses ouvrages et de tous ses enseignements. Les autres facettes de sa personnalité si riche (La joie, l'esprit d'enfance, la paix et la douceur, l'ami, le fondateur, etc..) se sont ordonnées comme une nécessité autour de cet axe lumineux. Primat de l'amour divin dans laquelle brilla toute sa vie spirituelle. Il en avait jeté les bases dans sa thèse de doctorat, l'intention du Divin Législateur, achevée en 1928 au couvent de Saint Maximin. Toute l'étoffe de son enseignement, tout l'objet de ses méditations était là ; pourquoi Dieu qui est l'absolu veut il être aimé ? Parce qu'il aime et que pour Dieu, répétait souvent le Père : « *aimer et vouloir être aimé, c'est tout un puisque'il est Amour.* » Toute sa vie, le Père Perrin n'eut de cesse de prêcher l'Évangile de l'Amour à temps et à contretemps et l'expression *Dieu est Amour* revenait si souvent dans ses prédications et ses entretiens qu'on finissait presque par penser qu'il en était l'auteur.

Dans l'avant propos de son autobiographie spirituelle, Il écrit : « *Il n'est au monde de réalité plus surprenante que d'entendre Dieu demander à l'homme son amour et y tenir au point d'en faire son premier commandement. La stupéfaction grandit quand on découvre que Dieu a ce désir parce qu'il aime.* »

A chacun de ceux qu'il rencontrait, il rappelait page après page dans ses écrits ou dans ses enseignements la soif ardente de Dieu envers tout homme et tout particulièrement aux laïcs qu'il voulait aider à redécouvrir la grâce infinie de leur baptême et l'appel à la sainteté qui lui est inhérente. Il avait vraiment ce sens aigu de la vocation baptismale. Il aimait à me répéter une phrase de Simone Weil : « *La sainteté est un minimum pour un chrétien, comme l'honnêteté pour un commerçant.* »

**Le 19 novembre 2005**, sur l'initiative des amis du Père Perrin, **un colloque** s'est tenu à Marseille pour célébrer le centenaire de sa naissance sur le thème : « *Le père Perrin, une vie au service de la sainteté des laïcs.* »

Ce que le Père Perrin écrivait ou disait, il le vivait vraiment.

**C'était un être totalement unifié** ; doué d'une intelligence profonde et lumineuse, il conserva toute sa vie l'esprit d'enfance. Sur son visage, rayonnait la simplicité joyeuse de l'enfance. N'avait-t-il pas écrit à Juliette Molland, en 1938 : « *Tout est si simple en Lui* ». Parmi les nombreux livres qu'il a écrits, je reviens sans cesse à *l'Évangile de la joie*, car au fil des chapitres centrés sur chacune des béatitudes proclamées par Jésus sur la montagne à la foule venue pour l'écouter, émerge lentement le visage du Père Perrin. Il a vraiment vécu chacune des béatitudes, et tout particulièrement la première des béatitudes : « *heureux les pauvres en esprit* » (**J'y reviendrai plus tard**).

-----

Toutes les vertus chrétiennes qu'il vivait découlait de son intimité d'amour avec Jésus mais un des traits le plus saillants de sa personnalité était la joie.

**2) Oui, Le Père Perrin était rayonnant de joie**, une joie surabondante qui frappait immédiatement tous ceux qui s'approchaient de lui. Il était entièrement habité par elle, et il vivait vraiment ce qu'il écrivait dans l'Évangile de la joie : « *Le chrétien doit être un alléluia vivant* ». Pour lui, **la joie était vraiment la plus belle expression de l'amour**. Il disait toujours qu'il n'y a pas d'amour sans joie, et que le grand moyen de combattre la tristesse est de se savoir aimé de Dieu. Et pourtant, de grandes épreuves ont jalonné sa vie : la mort de son père, le commandant Perrin, le 2 octobre 1915 sur le front de Lorette et à la même époque, l'altération progressive de sa vue qui le conduira à la cécité et à l'urgence de se mettre au braille. Il précisera dans un texte non daté ce qu'est la vraie joie : « *la sainteté par la joie n'est pas une route offerte aux tempéraments heureux et bien richement doués, mais la route offerte aux plus pauvres qui acceptent de croire à l'amour.* »

Je repense à Simone Weil qui avait écrit que le Père Perrin lui avait fait découvrir la face joyeuse du christianisme. Et pourtant, il est impossible de parler de cette joie si on oublie **la terrible dépendance que devait entraîner sa cécité**. Celle-ci, sa vie durant lui imposa un dépouillement et une dépossession totale de lui-même. Jour après jour, pour la moindre sortie, il était obligé de dépendre entièrement du bon vouloir des autres. Je fus témoin des nombreux coups de téléphone qu'il était obligé de passer pour pouvoir se déplacer.

Il ne pouvait porter tous les jours son habit dominicain qui entravait sa marche. Je le revois au Pradier, où chaque jour, à l'heure de la messe, il tenait à revêtir son habit blanc. Oui, je le revois gravissant lentement les nombreux escaliers qui conduisaient à la chapelle. Il était à mon bras et je n'en menais pas large. Un été, alors qu'il était au Pradier dans la Drôme comme tous les étés, il fit la connaissance d'un père bénédictin, le Père Emmanuel de Floris, qui s'était retiré comme ermite dans les Hautes-Alpes. Je n'oublierais jamais combien le père Perrin avait été touché par l'exclamation de cet ermite : « *Ah, mon pauvre Père, quelle terrible école d'humilité que votre cécité !* ». Humble, il l'était assurément et totalement, lui qui aimait répéter : « *Qu'ai-je donc que je n'ai reçu ?* ». Totalement dépouillé de lui-même, à l'égal de son divin maître, il ne se regardait jamais.

### **3) Le Père Perrin fut le fondateur d'un ordre laïc, Caritas Christi**

C'est en mars 1936, que le Père Perrin fit une rencontre décisive dans sa vie : celle d'une jeune femme de Noves près d'Avignon, Juliette Molland à qui le Seigneur ne cessait de répéter comme une supplication depuis l'année 1933 « *Il me faut des saints dans le monde, il me faut des saints dans le monde.* »

Cette jeune femme douée de talents artistiques, voulait vivre depuis longtemps l'Évangile dans son intégralité au cœur du monde, sans entrer dans un monastère. Le Seigneur lui avait fait comprendre que c'était avec le P. Perrin qu'elle devait accomplir son œuvre, c'est-à-dire la fondation d'un ordre laïc. « *Vous fondez un ordre pour les jeunes filles vivant dans le monde.* » Et le Seigneur avait ajouté un peu plus tard : « *Il faut que tout âme qui me cherche au milieu du monde puisse atteindre la perfection.* »

**Un institut séculier vit le jour en 1954**, pour des femmes célibataires, vivant dans le monde. **Une branche sacerdotale fut créée en 1961** et en **1989**, le Père Perrin fonda la troisième branche offerte à tous les baptisés, **celle des fraternités laïques Caritas Christi**. Cette spiritualité était vraiment prophétique à l'époque, car bien des années avant Vatican II, le Père Perrin ne cessait d'enseigner cette bonne nouvelle qui est le cœur même de l'Évangile, c'est que tous sont appelés à la sainteté, c'est-à-dire à l'amour. Et cet appel, parfois un peu oublié, est adressé à tous les baptisés qui veulent vivre l'Évangile au cœur du monde, à l'image de la Vierge Marie qui menait la vie toute simple à Nazareth, sous le regard du Père.

**Cette spiritualité Caritas Christi**, le Père Perrin, en 1997, **en soulignait les trois traits** qui avaient marqué la fondation : « *La volonté consciente du plus haut amour de Dieu et du prochain possible ici-bas, l'esprit missionnaire, et l'authenticité de la vie laïque.* »

En fait, plus j'essaie de vivre de cette spiritualité, puis je pense que le Père Laffay, le postulateur officieux de la cause en béatification a raison, lorsqu'il dit que cette spiritualité est révolutionnaire, car c'est la petite voie de Thérèse de l'Enfant Jésus mais dans une vie entièrement laïque. Le Père Perrin disait que ce chemin était du niveau de la spiritualité de Saint Jean de La Croix. Voie toute simple mais terriblement exigeante, par conséquent.

Juliette et le Père Perrin vécurent de 1936 à 1979, date de la mort de Juliette Molland, une amitié spirituelle digne des plus belles amitiés qui ont enrichi la vie de l'Eglise. *Mon enfant et mieux que la moitié de mon âme*, lui écrivait-il un jour parmi les 600 lettres échangées de part et d'autre.

Cette responsabilité de fondateur amena le Père Perrin à voyager dans le monde entier. Il fut aidé dans ces nombreux voyages par sa fidèle secrétaire, Solange Baumier.

**4) Le Père Perrin fut aussi un héros** car en dépit de sa cécité, dès le début de la seconde guerre mondiale, il s'engagea dans la résistance comme tous ses frères dominicains du couvent de Marseille. C'est sur les chemins du Pradier que le Père Perrin, au fil de nos promenades évoquait devant moi tous ses souvenirs. Déjà, en 1937, avec le Père de Parseval et le Père Boulogne, tous deux dominicains, il avait organisé des conférences pour lesquelles il fit souvent appel à Dietrich von Hildebrandt, un anti nazi autrichien qu'il aida par la suite, conférences dans lesquelles il dénonçait les maux de l'antisémitisme..

Dès l'année 1938, le père consacrait toute une matinée du dimanche au dialogue entre juifs et chrétiens.

Durant la guerre, il fut au centre d'un vaste réseau de fabrication de faux papiers, fausses cartes d'identité afin d'aider les réfugiés allemands et les juifs traqués par la Gestapo.

Il fit diffuser plusieurs revues, comme **la voix du Vatican** ou **témoignage chrétien**. A Marseille, Malou David et Simone Weil prirent une part active à

cette diffusion. Dans son autobiographie spirituelle, *Comme un veilleur attend l'aurore*, à la page 116, le Père Perrin se livre sur cette période de la résistance « *J'en avais conscience, la résistance au nazisme concernait directement le règne de Dieu et, plus encore, l'aide aux juifs, puisque ceux-ci tiennent à son cœur même et que c'est parmi eux qu'il a choisi de s'incarner.* »

Le couvent de Marseille à ce moment là a joué un grand rôle car tous les pères étaient antinazi et les portes étaient largement ouvertes à tous ceux qui fuyaient la présence nazi. L'historien, Pierre Guiral dans son ouvrage, *la libération de Marseille*, paru en 1974, cite le Père De Parseval : « *Moi-même et mes principaux collaborateurs, les père Perrin et Boulogne, étions littéralement assaillis par ces êtres poursuivis et traqués.* Pour souligner son attachement au peuple élu, on peut évoquer également la lettre que le Père Perrin adressa à Simone Weil, quelques jours avant leur première rencontre, le 7 juin 1941, à Marseille : « *Votre amie vous a peut-être dit mon amour pour Israël, et ses malheurs actuels ne peuvent qu'augmenter ce désir de le servir* ».

J'évoquerai seulement deux épisodes qu'il me confia durant ces années terribles de la guerre : Un jour au couvent de Marseille, il avait laissé son lit à un enfant juif traqué et il dormit par terre toute la nuit ; il me racontait cette chose comme allant de soi.

**Le 25 mars 1942**, le Père Perrin, malgré sa cécité, avait été envoyé au couvent de Montpellier comme prieur. Une nuit, durant son sommeil ; **son ange gardien** (Ce sont ses mots) lui intima l'ordre de se lever et de détruire tous ses papiers compromettants. Effectivement, un matin, le 13 août 1943, la Gestapo frappa à sa porte et venait l'arrêter. Il fut relâché fort heureusement, grâce à sa connaissance de la langue allemande durant les interrogatoires. Son humour légendaire même durant cette période ne faiblissait pas car sœur Marie Michèle, une amie du père et du philosophe, Gustave Thibon que j'allais voir dans sa maison de retraite après la mort du père, me raconta comment un jour, à Marseille, durant la période de l'occupation, il avait échappé à la Gestapo qui le suivait. Je cite ses mots : « *Un soir, à la campagne Bellevue, dans le quartier de Sainte Marguerite à Marseille, nous vîmes arriver le Père Perrin, pantalon rayé, redingote, chapeau haut de forme, gants beurrés, une canne à pommeau et un œillet blanc à la boutonnière, avec sa secrétaire Solange, habillée en tailleur chic.* Grâce au Père Perrin, j'eus la joie de faire un jour la connaissance à Nice du Père **Marie-Joseph Stève**. Comment oublier notre escapade en voiture, jusqu'à Nice en compagnie de ses amis japonais, Yukio et son épouse

Kyoko. C'était un jour du mois de juin ; C'est sur l'initiative du Père Perrin en 1942, que le Père Stève, un dominicain de Nice créa un passage à la frontière espagnole pour faire fuir des réfugiés, des juifs, des jeunes du service obligatoire et des soldats qui allaient rejoindre l'Afrique du Nord. Le Père Stève était archéologue et spécialiste de la langue élamite, une langue morte parlée en Elam jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand. C'est avec jubilation, durant le déjeuner, que le Père Stève nous raconta quelques anecdotes de ses passages sur les sentiers de montagne où il avait réussi à jouer quelques tours aux allemands qui surveillaient les lieux. Je l'entends encore rire aux éclats en disant : « *Ah, quel bon tour nous leur avons joué.* » Et le Père Perrin qui était espiègle s'unissait de bon cœur à son fou rire.

Les actes d'héroïsme du Père Perrin au service du peuple juif lui valurent de recevoir le 10 février 2000, à l'Hôtel de Ville de Marseille des mains du Consul d'Israël la Médaille des Justes d'Israël, en présence de Monsieur Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille.

## **5) Le Père Perrin avait le culte de l'amitié.**

Avec la joie, c'est d'ailleurs un des traits les plus saillants de sa personnalité.

« *Je voudrais rendre témoignage de ce que je dois à certaines rencontres d'hommes ou de femmes qui m'ont fait être ce que je suis.* » écrit-il dans son autobiographie « *Comme un veilleur attend l'aurore* »

C'était l'ami le plus merveilleux et le plus délicat qui se puisse concevoir. Ses amis appartenaient tous à des milieux différents et à des sensibilités politiques différentes, car il avait mis en application une phrase du Père Lacordaire qu'il aimait beaucoup « *N'enchainons pas nos cœurs à nos idées.* » Il n'avait absolument pas l'esprit de chapelle.

Il avait écrit à un ami, universitaire de Padoue, et spécialiste de Simone Weil : « *Le propre de l'amitié est la parfaite transparence, la communion totale qui exclut les secrets, les attitudes prises. Pour tous, on est un personnage, un visage : pour l'ami, on est soi-même. Ainsi, rien n'est important, rien n'est éclairant pour connaître quelqu'un que ses lettres à son ami.* » (Simone Weil, *le courage de penser. Domenico Canciani, p. 353.*)

Une ou deux fois, j'avais eu conscience d'avoir été un peu bavarde en lui parlant un peu trop de moi et je m'en excusais :



**« Mon Père, je parle trop de moi ».**

Et il répondait :

***Non, ma petite fille, parler de soi à un ami, c'est lui parler de lui, puisque le véritable ami est un autre soi-même ».***

Mais avant d'évoquer quelques unes de ses amitiés dont je fus témoin, je voudrais vous raconter une belle histoire. Vous aimez les belles histoires ? Et bien celle-ci est magnifique et illustrera mieux que je ne pourrais le faire la vie extraordinaire de ce prêtre. Il était une fois, toutes les histoires commencent ainsi : Donc, il était une fois, une jeune orpheline, Henriette Chilo, née le 1er juin 1899 à Pau. Le 9 juin 1916, -à l'âge de 17 ans, à l'orphelinat des Filles de la charité, elle priait tout en cousant devant le saint sacrement, lorsque soudain la voix de Jésus se fit entendre : **« tu viens de prier pour tous les enfants qui font la communion cette année, parmi eux, j'ai un petit aveugle. Je veux qu'il soit prêtre. Veux -tu prier pour lui. Quand il sera prêtre, Il m'offrira beaucoup d'hosties. »** Quelques jours auparavant, le 14 mai, le Père Perrin, le jeune Michel à l'époque, faisait sa communion solennelle, à Troyes. Lors de la retraite qui le préparait à cette communion, il avait entendu le Seigneur, à plusieurs reprises lui demander **« sois prêtre »** Déjà en 1915, sa vue avait commencé à s'altérer et une rétinite pigmentaire qu'on avait diagnostiquée l'avait obligé à se mettre au braille.

Plus tard, le 30 mars 1929, un samedi saint, alors qu'elle était dominicaine au monastère de Nay sous le nom de Sœur Marie Réginald, Henriette entendit dans sa cellule la voix de Jésus lui dire **« Il vient de recevoir le sacerdoce »**. A ce moment là, le père Perrin venait d'être ordonné prêtre.

Mais cette belle histoire ne s'arrête pas là car quelques années plus tard, le 12 juillet 1937, le père Perrin vint prêcher une retraite conventuelle aux moniales de Nay, retraite qu'il avait en vain essayé d'annuler car il avait d'autres engagements. Au moment où on tirait le rideau du parloir du monastère, Sœur Marie Réginald entendit la même voix lui dire : **« c'est lui »**

Ils se rencontrèrent, et confrontèrent les dates. Tout coïncidait. Une profonde amitié se noua alors entre ces deux âmes d'exception que le Seigneur avait réunies.

Enfin, si je suis ici parmi vous, ce matin c'est grâce à Bruno bien sûr mais c'est grâce au Père Perrin qui m'avait conviée à une retraite qu'il prêchait durant la semaine de Pentecôte en mai 1989. Et c'est là le 14 mai, dimanche de Pentecôte que je fis la plus belle rencontre de ma vie avec le Seigneur dans la prairie en contrebas. A partir de cette date chaque été en juillet ou en août je revenais au Pradier pour accompagner ou retrouver le Père qui y prêchait une retraite, l'une en juillet et l'autre en août. Je l'y accompagnais aussi parfois pour les fêtes pascales, en mai également et parfois en septembre où Bruno nous accueillait. C'est ainsi que le Pradier est devenu pour moi une seconde famille. Ce lieu est pour moi tout imprégné de sa présence et de sa joie. A la fin de son autobiographie, « *Comme un veilleur attend l'aurore* » Écoutons le Père Perrin avouer à la page 177 : « *Ces dernières années ont été aussi pour moi source de grandes joies. D'abord avec la création du Pradier, ce centre spirituel situé dans un lieu d'une rare beauté, au dessus de Montélimar. Bruno Calvet, un chrétien de Bordeaux, était venu en 1984, me parler de l'acquisition de ce domaine, qu'il avait d'abord pensé destiner à des artistes avant d'en faire un lieu de recueillement.* ». Le Père Perrin avait encouragé Bruno dans ce projet et c'est ainsi que ce dernier le considérait comme le cofondateur du lieu. C'est là les dernières années de sa vie qu'il exercera la majeure partie de son apostolat

Et c'est vraiment là que je l'ai vu vivre au quotidien, durant les journées qui s'égrenaient paisibles, studieuses et toutes éclaboussées de joie, joie du Père qu'il faisait rayonner par sa seule présence et joie de Bruno bien sûr qui était lui aussi doué pour la joie. Chaque matin, au Pradier, après avoir relu les textes que le Père avait écrit sur sa machine, car il travaillait très tôt, je l'aidais à se préparer pour la promenade que nous faisions avant le petit déjeuner. Les lunettes noires, le chapeau, la canne blanche et mon bras sur lequel il s'appuyait, tout était prêt. A son signal toujours plein d'espièglerie, « *en route, mauvaise troupe* », nous nous mettions en chemin sur la petite route qui mène au Pradier. Malgré son âge avancé, nous marchions aussi le soir et nos promenades nous menaient parfois jusqu'à bergerie que nous contournions pour redescendre vers la Chapelle actuelle. Un été, il se mit en tête de m'apprendre le pas militaire, que son père, le commandant Perrin lui avait appris. J'avais beau m'appliquer, j'avais du mal à le suivre car il faisait de grandes enjambées. « *Mon Père, mon Père, on recommence, je n'ai pas bien compris* » et tous ces essais de marches militaires se terminaient en fous rires interminables.

Durant nos promenades nous parlions en toute liberté et simplicité comme le font des amis et il était vrai que tout était simple auprès de lui, dans la belle lumière de Dieu qui rendait son visage si rayonnant. Un matin, je lui demandai ce qu'il aurait choisi si le Seigneur ne l'avait pas appelé au sacerdoce. Poète ou militaire fut sa réponse. Le Père était très sensible à la beauté de la langue française, une des raisons d'ailleurs pour lesquelles il aimait le Père Lacordaire et il me récitait souvent des poèmes entiers. Je n'ai pas retenu grand-chose sauf deux poèmes qu'il aimait tout particulièrement : celui de Victor Hugo tout d'abord, « **Et moi, je ne veux qu'aimer et j'ai si peu de temps** » et un autre d'Alfred de Musset adressé à Ninon qu'il avait transformé en l'adressant tout simplement... à Jésus ;

*Si je vous disais Jésus que je vous aime,*

*Si je vous le disais qu'une douce folie*

*A fait de moi votre ombre et m'attache à vos pas. »*

J'ai parlé de l'humour du Père dans mon livre, il y aurait tant à dire : il me revient à l'esprit une de ses réparties durant les promenades. Il me raconta un jour qu'un photographe avait coutume de demander à ceux qu'il photographiait de prendre l'air intelligent. Cela n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, car j'aimais le prendre en photo. Et je disais alors : « **Mon père, mon père, prenez l'air intelligent et il me répondait : Je vais essayer ma petite fille.** »

C'est aussi durant ces promenades que le Père Perrin me cita l'épisode de Samson dans le livre des Juges. Samson disait ceci : « **Avec une mâchoire d'âne, j'ai battu mille hommes.** » et là, le Père Perrin, pris d'un fou rire, ajouta : « **Vois-tu Camille, si Samson a pu faire cela avec une mâchoire d'âne, que ne ferait le Seigneur avec un âne tout entier.** » Tout jeune, déjà dans une lettre adressée à Juliette Mollande, il avait écrit. « **Je ne voudrais pas que vous vous inquiétez, je ne suis ni sage ni fou, mais un peu des deux.** »

Je ne peux résister au plaisir de vous raconter une petite histoire qui se passa un jour à Marseille dans mon salon et qui illustre bien l'humour du Père et son esprit d'enfance. Un dimanche je lui racontais qu'une de mes histoires préférées, enfant, était la chèvre de Monsieur Seguin et que je tremblais toujours lorsque je savais que le soir tombant, le loup allait apparaître. C'est alors que le Père Perrin près de moi, me fit sursauter..J'entendis alors un long houhou si bien imité que

j'ai failli avoir peur de nouveau. J'ai omis de signaler dans mon livre que le Père avait des dons de conteur. J'entends encore sa voix alors que nous étions assis sous la véranda. Il racontait l'histoire très lentement et il faisait vraiment durer le suspense, à tel point que j'attendais la fin avec impatience. Hélas arrivé là, il y prenait un tel plaisir et riait si volontiers parfois en s'étouffant un peu à cause de sa bronchite qu'il me fallait vraiment tendre l'oreille si je voulais comprendre la fin.

La vie au Pradier telle qu'elle avait été organisée s'articulait autour de la Messe qui était célébrée avant le déjeuner et là, le Père Perrin dans la petite chapelle, les bras ouverts et le visage plein de flamme, nous rendait vraiment Jésus présent. J'entends encore résonner sa voix durant la messe pour demander l'amour, sa messe préférée qu'il célébrait très souvent chaque fois que la liturgie de permettait. **« Dieu d'amour, transforme-nous par ton esprit d'amour. Que nos pensées deviennent tes pensées et nous aurons pour nos frères et pour toi un même amour. »**

Une part importante de la journée du Père était consacrée au secrétariat d'abord, car le Père recevait beaucoup de courrier, mais surtout à la lecture que je lui faisais. Il était curieux de tout. C'est près de lui et grâce à lui que je fis ma formation spirituelle en accélérée. Bruno choisissait dans sa bibliothèque des livres de mystiques, et les heures, que nous ne voyons pas passer, dans le salon de Bruno ou dans la véranda, s'écoulaient, douces et paisibles pleines de la présence de Celui qui est le maître de la Paix. Le bruit de l'eau qui tombait du bassin en face de la véranda ajoutait à cette paix et l'ombre rose qui tombait de la montagne seule nous disait que le jour avançait. C'est dans ces moments consacrés à la lecture que je remarquais la puissance d'attention du Père et aussi son extrême sensibilité. Un temps important au Pradier était aussi consacré au sacrement de la réconciliation. Et le Père Perrin, faisait merveille, car tout était bien, tout était toujours bien. Il avait vraiment le don de mettre les âmes en paix.

C'est au Pradier que je reçus la plus belle leçon de ma vie. J'espère ne jamais l'oublier. Un jour, quelqu'un m'avait agressé verbalement durant le déjeuner. Forte en colère, en raccompagnant le Père, je lui dis :

**« Ah mon Père on a raison de dire que bête et méchant, cela va de pair. »**  
Silence.

« *Bon et miséricordieux aussi ma petite fille* » Mais c'était dit avec une telle douceur.

Un jour également, suite à un énervement causé par un comportement, le Père me dit :

« *Camille, un chrétien n'a pas de nerfs* »

Une chose m'avait frappé durant les repas. Jamais le Père Perrin ne se mettait en avant. Il parlait peu, ne demandait jamais rien, mais attendait simplement qu'on le serve. Il mangeait de tout et riait volontiers lorsque le Père Gence ou d'autres invités étaient assis près de lui.

Un des traits saillants de sa personnalité sur lequel je n'ai pas assez insisté dans mon livre, était la liberté qu'il mettait en toutes choses. L'amour qui l'habitait totalement lui donnait cette liberté incroyable face au danger par exemple, nous l'avons vu plus haut lorsqu'il tentait d'échapper à la Gestapo.. Ne répétait il pas souvent « *l'amour rend libre, Camille l'amour rend libre.* »

Lorsque que je lui avais avoué que depuis la mort de mon époux, j'allais tous les dimanches de Pâques à la messe et que j'allais communier alors que je ne m'étais pas confessée depuis des siècles, et que je répétais bêtement que j'étais athée, il m'avait répondu que Dieu était plus grand que tous les sacrements et qu'il était plus désireux de se donner que moi de le recevoir. Lorsqu'il me parla de son engagement dans la résistance, il me dit qu'alors il n'était pas possible de se taire, et qu'avant tout, il fallait obéir à sa conscience. J'ai parlé de son amour pour Marie dans mon livre. Je crois que là au Pradier, il laissait libre cours à cet amour, durant les fêtes du 15 août, par exemple. Il y avait grande joie ce jour là. Bruno qui partageait avec Le Père ce grand amour, s'affairait autour des tables près du premier bassin, la bouteille d'apéritif à la main. Les conversations allaient bon train en l'honneur de notre Dame de toute Joie. C'est ainsi que le Père avait baptisé la Vierge du Pradier. La paix et la joie étaient toujours au rendez-vous.

Je voudrais maintenant, essayer de faire revivre devant vous quelques amis du Père Perrin dont je fis la connaissance durant ces treize années où il me fut donné d'être proche de lui. Le Pradier fut non seulement pour le Père un lieu d'apostolat mais aussi un lieu très riche sur le plan des relations humaines Sa présence attirait des personnalités étonnantes et exceptionnelles. L'été, On

pouvait y croiser la grande historienne, spécialiste du Moyen-âge, **Régine Pernoud**. Le père avait fait sa connaissance en septembre 1943. Elle partageait avec le Père, une immense culture, une grande humilité, une grande joie et un esprit d'enfance. Régine était passionnée et passionnante. C'est avec beaucoup de simplicité qu'elle faisait revivre devant nous lorsque quelqu'un le lui demandait, un personnage du Moyen-âge. Evoquant le Père Perrin elle écrivait dans son livre **Histoire et Lumière** « *Sa joie d'être est d'autant plus extraordinaire, qu'il est atteint de cécité.* »

Il y eut aussi, un été, l'arrivée d'un frère dominicain qui rentrait d'Irak. Il organisa une séance de diapositives sur un grand écran que Bruno déroula dans la grande pièce qui servait de salle à manger, et à ma grande stupéfaction, le Père Perrin, en dépit de sa cécité a tenu à assister à la projection. Il poussa jusque là la délicatesse.

Durant ces étés, j'eus la joie de faire la connaissance du grand philosophe **Gustave Thibon**, grand ami du Père Perrin et dont j'avais lu en classe de philosophie *l'échelle de Jacob*.

Ils s'étaient rencontrés avant la guerre de 39-40 et c'est par l'intermédiaire du Père que Gustave Thibon fit la connaissance de Simone Weil. Chaque été au Pradier, le Père Perrin, grâce à Bruno, allait retrouver son ami en Ardèche. Je faisais partie de l'escapade. Nous étions éblouis, et le mot est faible, car la culture de Gustave Thibon était phénoménale et sa mémoire tout autant. Il était à même de réciter par cœur des poèmes entiers d'auteurs grecs, latins ou autres avec simplicité et sans aucune emphase. Le Père Perrin lui vouait une grande admiration et chaque fois qu'ils se séparaient Gustave Thibon tout ému embrassait le Père Perrin en disant : « *Ah mon Père, c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons.* »

C'est également au Pradier, que j'eus la joie de faire la connaissance du Père **André Gence**, un prêtre de la Mission de France, peintre également et qui revenait chaque été au Pradier pour des sessions de peinture qu'il animait. Il était très souvent assis près du Père Perrin durant les repas. Les fous rire alors, étaient toujours au rendez-vous.

Le Pradier était souvent le refuge studieux du **Père Stan Rougier**. C'est là dans le silence et la beauté des lieux qu'il travaillait à ses livres. Il y eut enfin la visite du journaliste **Emmanuel de la Taille** que le Père avait rencontré à la suite d'un article paru dans La Croix dans lequel ce journaliste racontait sa conversion. Ils

se rencontrèrent à l'occasion d'un déjeuner que Régine Pernoud avait organisé en cet honneur, à Paris. Je me souviens combien dès leur première rencontre, Emmanuel de La Taille le bombardait de questions avec beaucoup d'humilité.

Un été, il y eut aussi l'arrivée du Père **Paul Baudiquey**, prêtre de Besançon et surnommé « l'ami des peintres » Il avait consacré tous ses talents à écrire de nombreux livres sur Rembrandt qui l'avait ébloui. Il organisa au Pradier une session de quelques jours sur la peinture. C'était un être passionné et d'une grande sensibilité. Ils s'entendirent comme larrons en foire avec le Père Perrin car tous les deux étaient amoureux de la vie. Oui, il n'était pas difficile d'être l'ami du Père Perrin, tant son cœur brûlant d'amour se faisait proche de chacun. Il me raconta un jour, qu'une fois par an, le réalisateur de cinéma, **Henri-Georges Clouzot**, l'invitait à déjeuner à Saint Paul de Vence, dans un très grand restaurant. Ce grand cinéaste était fasciné par le récit des pèlerins d'Emmaüs.

Entre autres rencontres exceptionnelles, le Père me parla aussi de son amitié avec un marocain, saisi par le Christ, **Jean-Mohamed Abd-el-Jalil** qui devint franciscain et qui se lia d'une amitié très profonde avec la mère du P. Perrin

Lorsqu'il évoquait devant moi **Marthe Robin** qu'il allait voir 4 ou 5 fois, il me parlait toujours de son bon sens, de son humour et de la transparence de son rire.

6) Lors des obsèques du Père Perrin, **Le père Georges Durand**, un frère dominicain très proche de lui, dans l'homélie qu'il prononça, lui rendit ce beau témoignage : « *Cet aveugle était un voyant, au sens biblique du mot, c'est-à-dire un clairvoyant, un prophète* ». Mais plus je pense à lui, plus je voudrais insister sur le fait qu'auprès de lui, chacun se sentait meilleur. Quel était ce secret ? J'ai trouvé la réponse un jour dans un ouvrage du Père Paul Baudiquey, que j'ai cité plus haut. Dans son livre de poésie, intitulé *pleins signes*, le Père Baudiquey a une phrase très belle qui est comme la synthèse de tout son ouvrage. Il écrit : « *les seuls, les vrais regards d'amour sont ceux qui nous espèrent* ». Et bien, c'était tout à fait le regard que le Père Perrin posait sur chacun de ceux qui s'approchaient de lui. Il semblait n'être attentif qu'à ce qui était beau, positif dans ce qu'on lui disait. Un regard de voyant, un regard d'espérance pourrait on dire puisque le Père était aveugle. Son regard n'était jamais un regard qui enfermait mais un regard qui espérait l'autre dans son devenir, un regard qui ne s'arrêtait pas au présent mais aux promesses que devait révéler ceux qui étaient en face de lui. Il faut avoir un cœur possédé par Dieu

pour aller aussi loin dans l'amour. Jamais la moindre remarque négative sur quelqu'un ne sortait de ses lèvres. On s'aperçoit en lisant son autobiographie spirituelle, que ce prêtre aveugle a véritablement bénéficié tout au long de sa vie de protections spirituelles. (*L'histoire du bouc*)

Je terminerai maintenant avec deux belles citations : l'une est du Père Henri-Dominique Lacordaire durant ses conférences de carême à Notre Dame de Paris : « *S'il fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que la poussière du génie.* »

L'autre est du Père Perrin : C'était un dimanche, il était à la maison et nous évoquions le délicat problème de la liberté : il me dit :

« *Vois-tu Camille, notre liberté c'est de choisir les êtres auprès de qui nous nous sentons meilleurs.* » Voilà, Je vous remercie de votre attention. Je pourrais vous parler du Père Perrin pendant des heures mais je vais terminer maintenant, et j'espère qu'au fil de votre lecture, il deviendra aussi pour vous un compagnon de route, un ami et un Père dans la foi

Camille LECA